

avec

## *l'Éthique* de Spinoza

fragments d'une lettre-étude expérimentale

retrouvée sur une plage de galets, à Lausanne, dans une grande enveloppe de papier blanc à moitié détremée, sur laquelle on pouvait deviner encore quelques lettres tracées à la main, parmi des rosaces de nuages diffractés. Celui qui donne à lire aujourd'hui les feuillets qu'il y a découverts et qu'il a tapuscrit pour les facilités de transmission dudit document, ne préjuge en rien de l'intérêt qu'il pourrait présenter, si ce n'est pour quelques curieux de l'expérience humaine. Nous ne savons pas ce qu'est devenu l'auteur. Son nom a été effacé par l'eau.

## TABLE

Adresse	
<i>Invitation et mise en garde — évocation de la fluctuatio animi — ritournelle finale.</i>	3
1. Apologie	
<i>Une vie qui ne ressemble à rien — l'incompréhension nécessaire — contre le conditionnel de malheur — la terreur — l'abandon — l'intégrité dans la souffrance.</i>	3
2. Les corps éthiques	
<i>La nécessité de Spinoza — comment faire comme si l'affirmation était possible — le corps de l'auteur, la forme de son esprit, et leur affirmation — conclusion sur cette première mesure de santé.</i>	6
3. Géométrie de l' <i>Ethique</i>	
<i>L'inconnue Spinoza — infinité et perfection de la réalité, infinité du pouvoir de la pensée — l'affirmation comme état limite — substance, attributs, modes — la pensée : un cas à part.</i>	8
4. Les affects à travers les trois genres de connaissance	
<i>Définitions — douleur et compréhension — quand ? — le premier genre de connaissance — le second genre de connaissance — le troisième genre de connaissance (fragments).</i>	12
5. Souffrance et justification	
<i>Fragments.</i>	15
6. L'éthique du poète	
<i>Fragments.</i>	17

\*

Les quelques notes que l'on trouvera en fin de document ont été ajoutées pour la jouissance du lecteur, par le transcritteur et publicateur de cette lettre. Le titre du document et la mention « expérimentale » ajoutée au genre *lettre-étude*, proposé quant à lui par l'auteur à la page 7 du présent document, sont également le fait du publicateur. Les espaces marqués par des lignes en pointillé doivent rendre le volume des phrases rendues illisibles par le passage de l'eau.

Mon ami,

tu me demandes de mes nouvelles, cela me touche et en même temps, tel que je l'ai senti au premier abord, je te dirais que cela m'a vraiment paru démentiel, improbable, peut-être impossible. Je me suis demandé, comme un vieil ermite qu'on secouerait dans sa caverne : est-ce qu'il me faudra donc recommencer à parler ? Et : est-ce que je saurais encore dire quelque chose qui fasse sens pour un autre que pour moi-même ?

Le premier message que je t'ai envoyé flirtait avec les problèmes sans même y butiner, mais c'est bien parce que chaque pollen m'était un gouffre. Les mots, mes propres mots me fuient, ceux que j'entends sont ou bien fades ou trop violents, et je souffre d'un tel manque de pudeur... une entropie de tristesse qui semble s'être accaparé l'espace propice à la génitalité des fleurs. L'ermite aurait-il perdu l'amitié du soleil ? L'amitié de la terre ? Ce qui m'apparaît comme certain c'est qu'il me faudra du temps pour lui redonner le goût de la lumière et de l'humus, pour qu'il cesse de fluctuer, âme en peine, hors des cavernes et de l'empyrée, pour l'amener à se dire à nouveau, une fois retrouvé son premier empire sur les sons.

C'est ainsi que tu me trouveras à la fois douloureusement passif devant les mots, et à la fois plein de rage de ne pouvoir aller par eux au-delà de ce jour présent, éblouissant, affûté par l'éternité. L'éternité est lâche. J'aimerais que tu te tiennes prévenu contre ces fièvres du temps, contre mes marées souffrantes, pour que tu les comprennes d'emblée et puisse ainsi te retirer, à l'abri de leur mouvements déchirants : mais comme si le ressac de tes yeux était seul en fin de compte à me permettre de voir le ressac de ces eaux et les dix mille coquillages ainsi révélés de mon royaume. Renverse alors, si tu le veux, ton âme sur ce spectacle et donne-moi de le comprendre, comme si c'était toi qui étais devenu aveugle, et qui enveloppais maintenant dans ton regard toute mon incompréhension.

Qu'il me soit donné ainsi la beauté d'autres yeux me lisant à une autre saison, que j'aie au moins la beauté du monde pour me reconnaître, et les mouvements du ciel pour m'accrocher à l'idée du changement — *si ratio temporis habeatur*<sup>1</sup>...

1. J'ai toute une ruche dans la tête qui bourdonne comme le tonnerre après la foudre, un miel poétique me dégouline sur le visage, mon cerveau d'obsidienne se contracte. Qu'est-ce que je pourrais bien faire de ce corps ? Il semble avoir perdu un peu en humanité... ou peut-être gagné — ? Est-ce que je sais encore distinguer la fleur de la chair, l'éclosion perpétuelle de l'instante douleur, de la pression d'être né ? Mais déjà : est-ce que j'ai envie de savoir quoi que ce soit ? Il y a là à mes côtés comme une vieille nonne-bouchère sortie tout droit d'un tableau de Francis Bacon, cette douloureuse impression que ma vie ne ressemble à rien,

comme on côtoie la mort aux heures de grand deuil, mais une mort avec aux lèvres le désir de la viande, toute forme de malaise qu'il faut conjurer. Il me suffira de dire que ce ne sont là que des comparaisons, lorsque je n'en pourrais plus<sup>2</sup>. Parce que de toute façon j'irais jusque là où je pourrais, et j'irais partout où je pourrais aller, parce que la réalité me réclame, je l'entends, toujours, même de très loin. Que j'aie commencé à écrire cette lettre m'en est témoin, et m'est témoin que le moment est venu de m'organiser au-delà de la seule résistance de ma vie à l'éventualité de sa destruction. Voilà, je me lance donc, et toi, n'écoute pas trop les accents dramatiques de ma langue pour l'exprimé qui s'en détache, mais pour l'expression où ils s'enchaînent à d'autres regards désormais que le tien et le mien, à l'infinie production de la réalité, plus loin que toutes les finalités que nous pouvons lui imaginer, si la sagesse veut bien nous servir de pareils rayons. Allons goûter un peu de l'amertume de sa lumière.

Coquillage de sucre, marée, éliminée, à quoi ressemble ma vie je disais, disais : pour l'instant elle ne ressemble à rien, et je le redis rythmiquement pour prendre mes distances avec la douleur, faire jouer la puissance d'un chant contre la passivité d'un affect. Ma vie ne ressemble à rien : c'est déjà qu'elle ne ressemble pas à l'idée que je m'en faisais il n'y a pas si longtemps, mais surtout que je ne parviens pas à en sentir présentement la consistance. Il me manque l'alignement de ce que je suis avec ce que je peux dans les circonstances présentes. Et pourtant même ineffable, meuble, glissante, ma pensée se meut et cherche des voies valables où faire exister l'idée de ce que je suis, et de ce que je pourrai être, dans un futur plus ou moins proche. Les projets de vie que j'avais fait se trouvent relégués dans une douloureuse suspension, et je ne peux tout à fait librement en former de nouveaux, qu'en ajoutant à chaque fois : je ne sais pas... *Je ne sais pas*, comme condition de la pensée. C'est un peu le dernier voile de ma douleur, une pudeur, tournée sur le passé ; mais c'est de plus en plus une compréhension, une manière de comprendre ce qui se passe, puisqu'en effet *je ne sais pas* ce qui se passe, ne peux nullement prétendre à la connaissance de quoi demain sera fait. Compréhension qui est protection du présent contre les fluctuations de mon âme entre l'espoir et la crainte. Compréhension qui reprend au silence ces inconnues dont nos équations participent et compliquent encore un peu l'atmosphère. Compréhension qui ne sait pas supprimer la souffrance, tout juste la tient en écart, tandis qu'elle demande, et demande, elle demande : était-il vraiment nécessaire que quelque chose explose avec une telle violence dans l'inconnu, au risque d'un monde que je n'aurais plus voulu connaître ?

Ma rupture avec S\*\*\*\*\*, l'interdiction de jouer la pièce de théâtre que tu sais, qui intervint quatre jours après, les réponses négatives ou inexistantes à mes demandes de publication de l'automne dernier, cela aurait eu de quoi me couper l'envie de vivre. Et je me suis demandé si je voulais vivre, pour répondre immédiatement, envers ma vie et ses circonstances, comme envers *elle* : même ainsi j'ai le désir de te vivre et de te connaître, et c'est en moi un désir plus fort que toutes ces douleurs. Passé, présent, avenir, tout était là, devait être là, demandait à être affirmé, pour éloigner ce conditionnel de malheur. Et je voulais faire la preuve que mon désir n'était pas seulement un besoin, une sorte de dépendance obscure au fait de vivre, mais que cet appétit était conscient en moi et qu'il avait le *droit* d'être appelé désir. Je voulais avec un certain goût du défi prouver ma valeur en

traversant toutes les souffrances que je pressentais sans renoncer à mon amour de la réalité. J'ai affirmé : il y a une rupture, mais ce n'est pas la fin des temps, c'est une matrice temporelle, un haut lieu du devenir. Je voulais comprendre, parce que je croyais que ma compréhension pouvait traverser la douleur, l'essence résister à la destruction de quelques unes de ses modalisations existentielles. Je voulais en montrer à Dieu, de l'esprit, et prouver que je pouvais aimer cela avec suffisamment de force pour confondre toutes les circonstances de ma douleur, comme on confond un voleur, ou comme on dévoile ce qui était caché et qui, pour cette raison, avait toujours sur nous l'avantage de la surprise. Et peut-être était-ce cela, comprendre : rattraper le temps perdu, le temps pris d'avance sur moi par la réalité, tandis que je peinais à revenir de ma stupéfaction.

Avant ! Après ! Avant que l'univers n'ait semblé s'écrouler autour de moi, avant le désert et les sept cercles de la désolation ! — Avant cette terreur qui m'a empli le cœur : de ne plus pouvoir aimer. — Terreur oui ! C'est un sentiment qui est toujours là, mais, à l'écart désormais, taillé dans une roche de mémoire. Une roche de lumière ralentie. Et toujours la terre bouge autour, s'organise, cherche à nouveau, désire à nouveau, tandis que cette inscription reste ouverte de toutes ses lettres-brèches, telle une dimension indéchiffrable à jamais, à partir de laquelle toute beauté demanderait à renaître.

Pour un temps c'est d'abord l'impuissance, c'est encore la stupeur. Autant le corps, autant la pensée se sentent abandonnés, les ailes déchirées, le toit béant, le lit vide, et la pensée quasi suicidaire qu'elle partage son lit avec un autre. *Abandonné*, et je dis que le mot est faible pour mesurer ce qui n'a rien de l'absence d'une idée de relation entre deux corps, mais qui est justement l'affirmation d'une nouvelle réalité de son corps à elle et de mon corps, chassant l'ancienne alors même que c'est de l'ancienne qu'elle est entrain de naître. Et notre corps se souvient qu'il a été reptile, remontant le temps il veut changer de peau, changer de moi, devenir quelqu'un d'autre, tout autre que l'opposé du corps de déception qui dans mes cauchemars couche avec elle. Tout autre, dans l'impression qu'il faut que *tout change*, sans quoi l'idée même d'un changement serait inacceptable. Plus tard, on pourra se défaire des illusions qui nous aidaient encore à supporter ces éclats d'un tonnerre horrible. Et ce sera alors le silence, tout d'un coup : il n'y aura plus rien que le silence. Plus rien.

Pourtant, c'est comme si notre âme dans ses propres tempêtes avait découvert une voie que ses accalmies tenaient voilée, et un devenir s'ouvre au milieu de ce déchaînement *arrêté*, au-delà de l'impossibilité de continuer à vivre. Mon corps et ma pensée entrent dans le pouvoir d'autres forces, ils y sont, je peux sentir la difficulté de se retrouver dans ce passage de pouvoir, sans mains où se sentir, sans terre où se reposer, avec le sentiment d'avoir perdu un certain sens du monde, de l'usage du monde et de soi-même, avec le sentiment plus amer que le monde a perdu l'usage qu'il avait de nous-mêmes. Tout semble à réapprendre, à recommencer, mais tout semble en même temps à continuer. L'impossible gronde et la peur rôde dans ces parages de l'incertain, avec l'indolence et l'indécision pour compagnes. Mais je garde l'avantage de l'élan : ayant quitté une terre, la terre ayant rompu avec nous ses liens, nous marchons dans le non-espace de la rupture avec une conscience lancée, comme une flèche. C'est un front pur et oblique, qui traverse les atmosphères et les couches anciennes du

sol, ouvre le cerceau de jeux oubliés, creuse des cheminées dans les strates profondes. C'est comme si tout mon corps s'était rétracté dans cette flèche, ce morceau de bois ou d'espérance, dans l'absence de tension où elle attend de rencontrer une terre nouvelle, une terre d'arc et d'eau, une terre d'or et de feu, une nouvelle surface tensible, qui intégrera le bois de la flèche à sa reconstruction de l'idée d'un corps, dans son actualité, lorsque mon esprit se reconnaîtra de la même forme que le corps que je suis, lorsque mon corps et mon esprit quitteront le triste désir d'être quelqu'un d'autre et s'affirmeront eux-mêmes tels qu'ils sont.

Et cette reconnaissance se fera dans la mesure où j'aurais été capable de prendre pour moi-même les difficultés du chemin, celles qui me regardent, qui me touchent dans mon intégrité, afin de surmonter toute idée d'échec qui mettrait le passé en péril de non-être. Pour couper court aux regrets, aux remords, à la culpabilité, je ne vois qu'une solution qui est de donner tout ce que je peux. J'ai dans l'idée que ce qu'il y a toujours à générer tient à cette préservation de l'intégrité du monde, qu'il faut pour cela s'ingénier à démêler les pensées les unes des autres, distinguer celles qui nous profitent de celles qui nous détruisent, en quelles proportions, selon quels rythmes, comprendre comment les pensées s'arrêtent ou se relancent les unes les autres, pour ne plus être dupe de leurs enchaînements ; et aller assez au fond de sa souffrance pour faire cesser le règne des superficialités partielles, dont les dynamiques de pensée lâchent sur nous les gravités incompressibles d'une éternité néfaste. Il y a à pouvoir découvrir à la fois comment nous sommes distincts et comment ces souffrances, elles, ne le sont pas du tout. Oui, il faudrait aller assez au fond de sa souffrance pour crever toutes ces souffrances qui ne sont pas encore la pure-douleur-d'être-né, aller jusque là où la vie peut vraiment commencer à penser, parce qu'alors il n'y a plus d'image, plus aucun motif ni aucune intention, ni aucun besoin, parce qu'il n'y a plus qu'une gorge qui hurle qu'elle ne veut pas mourir et une pensée qui se convulse en faisant exploser des pollens extatiques.

2. Tu me demandes de mes nouvelles et je commence à divaguer sur des concepts, des mots, des philosophies, beaucoup trop d'images. Je fais sortir de mon chapeau : Spinoza. Oui je vais te parler de Spinoza pour te donner de mes nouvelles, parce que je pense avec Spinoza, parce que mon corps apprend le pouvoir d'un corps-Spinoza, en même temps qu'il vit ces affects de rupture, les déménagements, les remises en question. Tu me demanderas peut-être : pourquoi Spinoza et pas un autre ? — Je n'ai pas choisi d'étudier Spinoza dans les circonstances qui sont les miennes actuellement, cela s'était décidé *avant* que n'intervienne, entre autres choses, la rupture ; et je ne sais pas si c'était vraiment un choix, mais j'avais *pensé* à faire cette étude dans la foulée d'un cours donné à l'Université par Michel Vanni, professeur de philosophie moderne et contemporaine, personnage désaltérant et précis, dans la foulée d'un cours sur l'*Ethique* de Spinoza. Et que rêver de mieux pour moi-même que ce livre traitant des affects, de la servitude et de la liberté humaine au moment où je connais parmi les heures les plus difficiles de ma vie affective d'être humain ? Cela me donne aussi de trouver du charme à cette situation, une superbe dans l'exercice qui n'est pas pour me déplaire, tout en te disant qu'à bien des moments j'ai été trop malheureux pour trouver là autre chose qu'un mauvais coup du sort, l'espèce de cruauté existentielle que l'on ressent

comme une preuve de l'iniquité fondamentale de tout, une malédiction, comme si Dieu s'amusaient à m'arracher le cœur avec une petite cuillère, en prenant bien soin de m'expliquer chacune des causes et conséquences de son acte. N'est-ce donc pas *la moindre des choses* que je puisse faire aujourd'hui, d'aimer cette malédiction, s'il me plaît de l'appeler ainsi, avec méchanceté, avec douceur, ou d'une quelconque autre manière ? Et il y aura d'autres manières, d'autres manières d'indiquer l'heure ou d'indiquer le nord, d'autres aiguilles pour tricoter dans ma chair les désirs dont demain et surtout après-demain seront faits. Tant aussi la meilleure stratégie que je puisse mettre à profit contre les douleurs partielles se trouve dans de tels déplacements éclatants, vivacités sourdes parce qu'espérées plus rapides que la vitesse du son, dans une responsivité accrue aux réalités que je rencontre dans le quotidien, que ce dernier veuille se faire connaître sous le nom de désespoir ou d'intelligence.

Mais faisons alors *comme si* ces réalités se formulaient en questions, et demandons-nous d'abord : mais qu'est-ce que la douleur ? Qu'est-ce que le désir ? Qu'est-ce que la joie ? Et surtout : que pouvons-nous faire ? Ce que je peux faire présentement, actuellement, n'est rien d'autre que cette lettre-étude, ce sont ces mots qui, quand tu les liras, appartiendront au passé, ce passé hors duquel toi et moi faisons évoluer et cogiter la forme de mon esprit. Mon esprit plein de douleurs, les processus de pensées qui avortent, lâchent prises. Il y a surtout cette difficulté inhérente à ma parole, que je sens, suspendue, comme sur un niveau absolu et fixe. Rien ne sort de moi, et rien n'y rentre, tout est là, déjà, trop tard, toujours. C'est comme si à chaque fois je devais franchir le fleuve de l'Impossible à gué, chaque fois que j'ouvre la bouche, ou la tête, pour délivrer Athéna, et commencer par décider alors : *cela est*. Ce serait là comme le premier acte de l'intelligence, quelles que soient les circonstances, de s'affirmer autonome et dans cette affirmation même d'affirmer l'autonomisation potentiellement infinie de la nature. Destructeur de tous les pourquoi, l'esprit s'étire et se lève hors du sein d'ombre de la lumière. Même le sommet des montagnes est plein de sang, et à travers les nappes de brumes qui écaillent le ciel, une épée de sept couleurs trace le dessein de la plus secrète suprématie. Seulement cette affirmation de ce qui est, inextricablement, est aujourd'hui pour moi liée à un déchirement, une entaille profonde dans mon sentir, brumeuse de contractions, ce sentir forcé à assumer deux devenirs apparemment contradictoires, l'un où mon amour est une rivière sans lit, l'autre où je suis « chassé de ma propre poitrine »<sup>3</sup>.

Une aurore dont le soleil serait absent. L'instabilité au creux des reins, la sexualité aveugle, la tendresse malade de ne plus pouvoir se donner. On m'a répété qu'il y avait seulement à passer à autre chose, que ce n'est pas une question d'intelligence ou d'esprit, ou d'on ne sait quoi encore, mais seulement d'accepter la réalité et de passer à autre chose, d'oublier et de passer à autre chose : petite ritournelle comme un tourbillon dans le fleuve du Léthé. Mais je ne peux pas, je ne veux pas. A la limite, le fait même que j'aie commencé à travailler sur Spinoza au moment où l'oubli m'attirait le plus marque mes mots : je ne veux pas ne pas y penser, je ne veux pas rompre la bataille devant l'évidence, ni devant la douleur. Pourtant j'y serais forcé encore, je le sais bien, à de nombreuses reprises. Larmes, drogues, errances, absences, catatonies, c'est un peu la mer à boire de toute façon, l'âpreté du sel lorsqu'on aurait voulu se désaltérer. Je n'avancerais donc pas comme Spinoza par définitions,

axiomes, propositions, démonstrations et scolies, j'en suis incapable, simplement. J'irais d'une manière plus organique, sur un pas de deux, cahin-caha, comme je peux, comme je dois. Car il me semble que j'ai bien là comme un devoir, je suis en devoir, ne serait-ce que cela, de « garder la forme ». L'idée de mon esprit est cette autonomie que rien ne peut réduire.

Que je ne ressemble à rien ne sera pas la mort tant que je serais à même de tenir cela, de le tenir en conscience. La seule manière d'écrire à laquelle *ma* pensée et *mon* corps peuvent prétendre, ne sera jamais cette seule manière qui fut possible pour Spinoza, lorsqu'il écrivit l'*Ethique*. Mon écriture existe. Et l'affirmer est déjà une mesure de santé, puisque c'est la même chose que de dire *mon corps existe*, et d'affirmer l'actualité de mon esprit.

3. Je vais maintenant essayer de te donner un aperçu de la géométrie d'ensemble de l'*Ethique* de Spinoza, en prenant quant à moi cette exposition comme un exercice, avec la visée de te rendre cette pensée intelligible comme un ensemble vivant. L'*Ethique* est un livre incroyable, l'œuvre d'un horloger dément, passionné, lucide jusqu'au terrible. J'ai passé de nombreuses heures à essayer de le déchiffrer, à passer d'un point à l'autre, à retourner cet étrange artefact dans tous les sens. Tout y est à sa place, comme chacune des lignes et angles d'un diamant taillé selon les propres élans de la pierre, semble s'approprier à la matière et en dégager toute l'expressivité, y compris son état brut. Pourquoi le terrible alors ? Parce qu'avec cette pensée nous sommes d'emblée dans un au-delà du bien et du mal, lors duquel les souffrances les plus dures, les injustices, les crimes, les maladies, et en général tout ce que l'être humain compte pour lui-même comme les plus grands malheurs de l'existence, sont pensés comme nécessaires. Et le terrible exprime pour moi, bien que ce soit une notion romantique<sup>4</sup>, la rencontre que nous pouvons faire avec une pensée qui, avertie de toutes les inquiétudes humaines, continue d'avancer malgré tout, formant en une tension pure, sur sa voie d'une connaissance de la réalité, l'immanence absolue de l'être à ce qu'il est.

Il y a une étrangeté en tout cela, une inconnue à cette équation qu'il faut souligner avant d'aller plus loin, et c'est Spinoza lui-même. De la vie du philosophe, nous ne connaissons en effet que quelques étapes, dans son enfance et son adolescence, — né en 1632 dans une famille de marchands juifs d'Amsterdam, il suit une école judaïque et reprend l'affaire de son père à la mort prématurée de ce dernier — jusqu'à ce jour détonnant où il fut banni de sa communauté, pour avoir soutenu certaines opinions, notamment celles de Descartes, contraires à celles des livres sacrés et pour avoir traité le peuple juif de peuple *superstitieux*. Spinoza n'a que 24 ans le jour où cette malédiction, le *herem*, fut prononcé contre lui par les prêtres de la communauté juive d'Amsterdam, qui devaient ainsi l'éloigner à jamais des lieux et des hommes parmi lesquels il avait grandi : et « veuille l'Eternel ne jamais lui pardonner »<sup>5</sup>. Nous le retrouverons loin de la ville, retiré, mais entouré d'ami. Spinoza gagne alors sa vie à la taille et au polissage de lentilles, activité pour laquelle il fut semble-t-il très réputé, mais qui eut le malheur de le rendre presque aveugle sur la fin de sa vie. Et en tout ceci j'aimerais accentuer le fait que nous ne connaissons presque rien de toutes ces années durant lesquelles il s'attela à tailler sa propre pensée. L'inconnue persévère, elle est là, pour nous aujourd'hui,



dans l'*Ethique*, et à travers elle le corps de Spinoza résiste, bien plus sûrement que les tours et détours de sa pensée ne résistent à la nôtre qui cherche à en toucher l'écore. Le livre se donne en cinq parties prenant chacune appui sur la précédente, déployées selon l'ordre géométrique constituant de l'*Ethique*, et c'est là l'organicité de ce livre, la manière dont Spinoza a pu l'écrire, d'après ce qu'il pensait être la forme la plus à même d'exprimer les connaissances qu'il voulait y donner, comme serait le choix d'un mètre pour le poète. Il y a en cela une mesure de contrainte qui permet une précision et une puissance accrues dans l'expression ; mais aussi, je crois, une jubilation intérieure au fil des démonstrations, comme le moyen de produire de la joie pour quelqu'un qui n'avait peut-être pas toujours la plus guillerette des existences, que l'on imagine mal du moins en amateur de bonne chère.

Voici donc notre tailleur de lentille, il est patient, il prépare ses outils, active la meule, teste son travail à de nombreuses reprises, pour atteindre un verre à travers lequel la vision gagnera en puissance, un verre lisse, régulier, transparent. Mais est-ce la réalité qui est parfaite ou bien est-ce le verre, pour que l'image obtenue soit si nette et l'effet d'agrandissement en adéquation avec celui qu'on désirait obtenir ? J'aimerais partir de cette image pour te proposer la thèse selon laquelle Spinoza va penser que la réalité est parfaite, parce qu'il pense *pouvoir* connaître parfaitement la réalité. Spinoza en effet *affirme* la puissance infinie de la pensée dans son propre milieu. Et chez lui cette affirmation est univoque, elle se donne une fois pour toutes : pour que la puissance de la pensée puisse être considérée comme infinie, il est nécessaire que la réalité elle-même soit infinie en perfection. Il se dégage de tout cet ensemble le sentiment d'une nécessité inextricable, à la manière d'un souffle d'ombres coalescentes et qui n'aurait de cesse de se complexifier en suivant le dessin d'un cube de Möbius. Nous ne savons plus qui a commencé : la pensée pense la réalité comme parfaite, mais ne le fait-elle pas sur l'invitation d'une réalité d'elle-même parfaite ?

Je crois que ce n'est pas une question à laquelle il est possible de répondre par une argumentation. Il y a à dire : oui ou non. Et là ce n'est pas un choix. Et il y a un drame sous-jacent à ce non-choix qui est celui du sujet : que suis-je, qui suis-je oui, si je suis toujours déjà déterminé à faire ce que je fais, si la réalité est infinie en perfection et chaque événement nécessité depuis toujours ? Tout tient-il encore une fois à faire *comme si* ? Peut-on connaître la réalité ? Spinoza répond clairement oui, mais c'est un OUI qu'il faut pouvoir tenir, qu'il faut rendre plus fort que les humeurs et les circonstances, que nos propres affects, pour que, dans un moment de tristesse et d'impuissance, nous ne soyons pas trop pressés de le renier. On comprend dès lors que cette affirmation ne peut se faire que dans la joie, une sorte de joie où nous serions assez pleins et assez bienheureux pour oser cette espérance la plus folle. Car dès le moment de son affirmation ce n'est déjà plus une espérance mais notre propre vie qui se produit ainsi, la réalité entière telle que nous pouvons la comprendre — et Spinoza ne propose rien d'autre alors que de la comprendre intégralement. L'affirmation est donc toujours déjà affirmation de l'univocité de ces deux aspects : dans ce que Spinoza appelle Dieu, expression synonyme chez lui de « nature » et de « substance ». — Et la réalité alors n'est pas pensée comme nécessaire et parfaite *pour* que la pensée puisse affirmer sa puissance infinie de compréhension, mais les deux aspects sont d'emblée pris *ensemble*, l'un ne peut être affirmé

sans l'autre. Et cette double implication, aussitôt que nous la comprenons, exprime notre conscience doublée de notre connaissance d'être dans l'immanence d'un flux causal : la conscience d'être causé par un nombre infini de causes, et d'être soi-même une cause parmi une infinité d'autres dans la production d'une infinité d'autres causes, qui elles-mêmes seront causes d'une infinité d'autres causes, etc. et dans laquelle n'importe laquelle de ces causes peut être déduite à partir des chaînes appropriées de causes qui l'ont produites sans hasard ni intervention d'une quelconque sorte de volonté créatrice. Parler de « flux » ou de « fleuve », ce ne sont encore que des images, mais on pressent tout de même avec ces mots une réalité du mouvement qui baigne en elle-même, qui n'a ni commencement ni fin, un devenir infiniment multiple. Et dans son intégralité ce devenir est un, c'est une seule substance sans limite. Or ainsi, si la réalité substantielle est produite dans le même ordre de nécessité que la réalité de notre pensée, tout ce qui se produit peut être pensé par déduction à partir du principe de l'immanence spinoziste : cette substance, absolue et infinie, multiple et une.

Nous voici revenu au début purement supposé de la philosophie de l'*Ethique* : il y a une seule substance, composée d'une infinité d'attributs, lesquels entrent dans une infinité de modifications. Dans cette géométrie que je vais développer sous tes yeux, la substance, c'est Dieu, c'est la nature. Les *attributs* de la substance, Spinoza dit que, parmi une infinité, nous en connaissons deux : l'étendue et la pensée. Il ne faut pas voir ces deux attributs comme des hochets que Dieu tiendrait dans ses mains, il faut en fait se passer de l'imagination et ne pas essayer de se le représenter, pour comprendre que ces *deux* attributs sont d'abord le fait de notre participation limitée à la substance : nous-mêmes ne sommes qu'étendue et pensée, nous ne participons consciemment que de ces deux attributs ; mais la nature étant absolument parfaite et infinie, elle comporte nécessairement par déduction une infinité d'attributs. Et si nous participons de deux attributs seulement, ils sont tous deux infinis, si bien qu'en vérité ils ne sont pas pour nous, tels quels, des limites. Spinoza avance que notre corps et notre pensée seraient infinis si n'étaient pas *d'autres corps et d'autres pensées* qui les limitent : un corps ne peut être limité que par d'autres corps, et une pensée, par d'autres pensées. C'est ce qu'on appelle la *causalité transversale*, pour dire qu'elle ne s'applique que dans les quantités d'un même attribut, et non entre des quantités d'attributs différents. Ce sont ces quantités en devenir dans chaque attribut qu'on appellera *modifications* ; modifications d'attributs qu'on appellera aussi, puisque un attribut n'est rien d'autre que la substance dans un de ses domaines infinis d'expression, les *modes* de la substance.

Mais restons encore un instant sur les attributs : par déduction toujours, nous comprenons qu'il est nécessaire que de ces attributs aucun ne soit une négation pour les autres, que chaque attribut exprimant la substance soit en lui-même infini et parfait, sans quoi la substance comprendrait négation et ne serait plus d'une infinie perfection. Les attributs ne sont donc pas relatifs les uns aux autres, puisqu'ils ne sont rien d'autre que la substance, telle que celle-ci peut être comprise par notre pensée, à travers l'attribut pensée, lui-même infini et parfait, qui peut donc prétendre à la compréhension de la substance, non pas malgré ses limites, mais de par sa perfection et son infinitude même. Les attributs n'ont dès lors entre eux aucune espèce d'interaction, et c'est le point qu'il faut souligner : tous sont en même temps la même

substance, ils sont comme des faisceaux diffractés d'un rayon qui n'existe pas autrement que dans cette diffraction infinie et absolue. Certains commentateurs parlent pour exprimer cette particularité spinoziste d'un *parallélisme* des attributs, mais cela soulève à mon sens le problème d'une représentation imaginative finalement erronée par rapport à la réalité substantielle, dans laquelle il n'est pas question de distance entre des lignes de même nature, mais de coexistence entre des attributs que tout distingue hormis cette coexistence. L'essence de Dieu, c'est-à-dire l'idée que nous avons dans l'attribut pensée de la réalité de la substance, enveloppe l'existence, puisque sans cela elle ne serait pas infinie et parfaite, et les attributs, étant l'expression de la substance, développent l'existence que leur substantialité implique.

Chaque être humain est alors pensé comme une *modification locale* de l'attribut étendue et une modification locale de l'attribut pensée, qui tous deux expriment infiniment la même substance. Ces modifications ne sont pas les fruits du hasard, mais chacune est la conséquence du flux causal inhérent à l'attribut dont elle est une modification : par exemple, tel geste de ma main pour chasser une pensée n'est rien d'autre que le produit de la causalité dans l'attribut étendue, et telle pensée qui me passe par la tête rien d'autre que le produit de la causalité dans l'attribut pensée. Or, d'après ce que nous avons vu quant à la distinction des attributs, tu comprendras que ce n'est certainement pas ce geste de la main qui pourra chasser cette pensée, mais peut-être l'idée de ce geste de la main. Mais que sont ces deux types de causalité, qui, s'ils diffèrent quant à l'attribut, sont toujours production de l'univocité de la substance ? Nous parlons de *causalité ontologique*, pour dire ce qui est commun à l'ordre de production de la substance dans ses divers attributs ; par exemple, nous pouvons dire que cette causalité ontologique est existentiellement la même chose que la causalité déductive dans l'attribut pensée, mais ne s'y réduit pas pourtant, étant donné qu'il y a une infinité d'autres attributs, et donc d'autres types de causalité. Il y a un ordre ontologique de production de la substance, et un ordre gnoséologique de production de la pensée, qui sont la même chose du point de vue de la substance, mais non du point de vue des attributs qui l'expriment.

Et c'est ainsi que nous refermons aussi la boucle de la substance et de la compréhension de la substance : la production du réel *dans son intégralité* est production dans le même geste où la pensée peut comprendre cette production. Si bien qu'il nous faut reconnaître à l'attribut pensée la possibilité d'être actuel et inactuel : nous pouvons comprendre comment fonctionne une catapulte ou un triangle même sans l'avoir sous les yeux. Nous comprenons le triangle dans l'idée du triangle, et cette idée n'est pas donnée par quelques traits de crayons, mais par les propriétés qui définissent le triangle. En ceci, l'idée du triangle n'est pas *vraie* en fonction de sa conformité à un triangle dessiné ou à une autre idée, mais n'est vraie qu'en fonction d'elle-même, dans l'autoposition de l'idée. Le triangle dessiné est une modification de l'attribut étendue, et dans l'attribut pensée, il y a à la fois l'idée de ce triangle en particulier, l'idée de cette quantité d'étendue modifiée, et l'idée de cette idée, c'est-à-dire l'essence du triangle, telle qu'elle est définie par ses propriétés éternelles. Et par le fait que la vérité d'une essence est ainsi donnée par la référence à cette essence elle-même, l'attribut pensée nous est ouvert sous l'aspect de l'éternité, et nous pouvons par lui, par l'amour intellectuel de Dieu, connaître la béatitude, qui est la joie produite par une telle compréhension de la substance.

4. En quoi le philosophe serait-il plus à même de contrer la douleur qu'un autre être humain ? En ce qu'il connaît, nous dirait-on, les causes de la douleur, et de connaître les causes permettrait d'agir sur les effets : mais parvient-on à arrêter un saignement simplement en sachant comment fonctionne notre appareil sanguin, ou comment nous a été causée notre blessure ? Tout ce qu'on peut faire, en l'occurrence, c'est appliquer les pansements et les onguents adéquats à ce que la plaie guérisse plus rapidement, ou encore, droguer notre corps pour dériver la douleur des circuits par lesquels nous en avons le sentir et la conscience. Mais, en attendant, le sang ne demande toujours qu'à couler. Et nous repensons au couteau qui nous a blessé et nous avons peur, et dans cette peur c'est comme si le sang coulait de plus belle. La peur est un *affect passif* tant que nous n'en comprenons pas la cause. Nous sentons bien quelque chose, mais nous n'avons pas encore mis en nom sur cette sensation, nous ne l'avons pas rendue consciente. De plus, cette peur est un *affect triste*, en ce qu'elle provoque une diminution de notre puissance d'agir et de penser. La peur nous rappelle comment le couteau nous a blessé, et la blessure aurait pu être mortelle, et même sans que l'imagination s'empare de ce conditionnel nous découvrons alors à travers ces douleurs, par contraste, notre *appétit* de vivre. Et lorsque cet appétit devient ainsi conscient, nous l'appelons *désir* de vivre. Et tout affect qui ira dans le sens de ce désir sera compris par nous comme *affect joyeux*, c'est-à-dire, un accroissement de notre puissance d'agir et de penser, tout le contraire de la tristesse.

Cet exemple nous montre aussi, outre qu'il m'a permis d'introduire ces quelques éléments de la terminologie philosophique de Spinoza, que la blessure et les contre-mesures que nous pouvons y apporter viennent dans le même attribut. C'est notre corps qui est blessé par le couteau en une modification locale de l'attribut étendue, et c'est de même par la causalité transversale que nous allons pouvoir agir sur notre corps et panser cette blessure qui l'a tristement modifié. Or nous savons que telle blessure physique existe également comme une idée de blessure dans l'idée de notre corps. Ainsi, de même que ce n'est pas la blessure à proprement parler qui nous fait mal, mais seulement sa retransmission nerveuse, de même ce n'est pas l'idée de la blessure qui nous est cause de souffrance mentale, mais seulement une idée de douleur. Certainement de comprendre cela peut nous aider à mettre à distance la douleur, en comprenant que la blessure a été causée, non par le couteau ou par celui qui le tenait, mais encore par toutes les causes qui concourraient à ce que ce couteau se retrouve entre les mains de tel individu qui nous a agressé, etc. et que la douleur n'est en définitive liée à la blessure que comme la vague qui s'écrase sur la rive à une autre vague venue de plus loin à l'infini au fond des mers. Mais encore une fois, cela ne diminue ni la douleur physique ni la douleur mentale. Ce n'est qu'une diversion et la douleur n'a pas disparu. Nous comprenons bientôt que, si nous avons acquis une fois cette compréhension des causes de la douleur, dans le corps et dans l'esprit, la joie de cette compréhension retombera, et que nous retrouverons alors la douleur brute, même si désormais enveloppée dans le chant lancinant de notre compréhension. A moins que nous ne soyons en mesure de traiter rapidement la cause de notre tristesse, de l'éloigner de nous, avant qu'elle ne nous engourdisse ; mais il est bien des tristesses qui ne peuvent être éloignées si rapidement ; et plus le temps passe plus le

domaine de la lutte de nos affects a tendance à s'étendre dans le divers du quotidien et dans la pensée à devenir plus froid et plus corrosif, astres et désastres de la sublimation.

Quand la compréhension commence-t-elle à opérer ? N'est-elle qu'une joie éphémère ? Y a-t-il véritablement un moyen de contrer les affects tristes par la pensée, qui ne soit pas seulement à l'œuvre chez celui qui fera la preuve vivante de ce moyen ? C'est un truisme que de dire que l'*Ethique* de Spinoza ne peut s'adresser qu'à ceux qui la liront et la comprendront ; pour les autres, elle existe à peine, ou pire, un affect triste naîtra d'une lecture interrompue, avortée. Spinoza va nous dire que nous pouvons faire pièce aux affects passifs en les comprenant, en agissant sur eux dans la pensée, en leur opposant par exemple des affects contraires pour trouver un équilibre qui nous soit profitable, dans le sens de nos puissances d'agir et de comprendre. Mais personne ne pourra diminuer la souffrance dont il pâtit s'il n'est pas de toute éternité déterminé à le faire. Je vais te parler à présent des trois genres connaissances qu'a démontré Spinoza, en mettant l'accent sur le problème que nous venons de rencontrer : comment passe-t-on de la passivité à l'activité ? Question qui deviendra : qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné on entre dans tel ou tel des trois genres de connaissance ? Il semble que ce soit bien tout l'enjeu de l'*Ethique*, comme philosophie de l'action, que de nous montrer ce passage, et partant, de nous mener vers l'activité.

Le premier genre de connaissance fonctionne avec des idées dites *inadéquates*, des imaginations de notre corps et d'autres corps, des perceptions corporelles et mentales menées sans ordre, ayant tendance à s'agglomérer pour former des complexes tristes. Je te parlais tout à l'heure des diverses « infortunes » qui me sont arrivées : de ces infortunes je pourrais faire, parce qu'elles se sont produites dans un court laps de temps subjectif, une seule grande infortune, une malédiction, un éclair romantique, que mon imagination condenserait et auquel elle parviendrait à rendre un éclat surnaturel et mélancolique. Mais une telle opération de mon imagination peut me devenir néfaste, dès le moment où cette malédiction formée m'empêche d'agir sur les autres plans de mon existence. D'après la théorie de Spinoza, en effet, plusieurs affects tristes coagulés ne produiront jamais un affect joyeux, combien joyeux puisse être le goût du défi face à une telle condensation imaginative ; mais le goût du défi est un affect actif, qui agit en toute connaissance de cause, et pourrait permettre de tourner à notre avantage les affects liés à des imaginations passives, pour autant que nous ne les laissions pas s'agglomérer et ainsi dépasser la puissance de notre affect de défi. Mesure de précaution alors : ce n'est pas un seul éclair mais bien plusieurs auxquels il me faut faire face, et peut-être y a-t-il là aussi bien autre chose que des éclairs, par exemple des lettres perdues, noyées, des milliers de mains, des corps aux humeurs diverses, le désarroi d'un écrivain maniaque dans une époque cavalière, quelques idées inadéquates dans la tête de personnes que je n'ai pas moins aimées, et ainsi de suite ; et c'est ainsi qu'un espace dans lequel ma puissance peut s'affirmer continue d'être produit. J'aimerais ainsi conclure surtout du premier genre de connaissance que l'*imagination* n'est pas cette grande déceptrice qu'on veut souvent nous faire voir, qu'elle est ambivalente, trop ambivalente en vérité : car elle peut rester seule maîtresse à bord d'un triste navire, combattant des chimères dans leurs propres toiles ; mais elle peut aussi être entraînée par la connaissance du deuxième genre, et servir dans notre lutte pour la joie.

Le deuxième genre de connaissance va intervenir pour nous sortir de l'inadéquation, de l'imagination en tant que toile d'araignée. Afin de s'établir fermement en s'affranchissant des glues de la *confusion imaginative*, il faut user de notre intellect, pour comprendre non plus seulement comment les choses extérieures nous affectent, mais comment il se fait que nous sommes affectés par ces choses. Autrement dit, il nous faut comprendre ce qu'il y a de commun entre nous et ce qui nous affecte, et, découvrant ainsi ce qui fonde cette affection, nous pourrions agir de manière déterminante sur le rapport ainsi découvert. L'intellect, dans le deuxième genre de connaissance, crée des commensurabilités, qu'on appellera des *notions communes*. La différence avec le premier genre de connaissance, c'est que maintenant la conscience n'est plus unilatérale, mais que nous *comprendons* comment ce qui nous affecte, véritablement nous affecte. La *vérité* est assurée par le fait, comme nous l'avons vu, que de chaque chose *singulière* nous comprenons l'idée ; il n'y a en effet pour Spinoza de connaissance vraie que du singulier ; et le singulier a comme spécificité d'être son propre référent, autrement dit, sa référencialité opère de manière immanente (et non transcendante, comme ce serait le cas si l'on considérait que les idées n'étaient vraies que parce qu'elles seraient voulues ou bien créées par Dieu : chez Spinoza, tel triangle dessiné n'est pas triangle parce que Dieu en aurait décidé ainsi ou parce qu'il a été produit à partir de l'idée du triangle). Nous retournant sur l'idée d'une chose, cette idée qui est la propre norme de sa vérité, nous pouvons en comprendre l'ordre de composition ; car une idée est, tout comme un corps, composée d'autres idées. Toute une ascèse d'expérimentation a lieu dans la compréhension de cet ordre de composition, produisant des relations de connaissance, machinant des ensembles corrélés sur l'interface de notre esprit à d'autres ensembles connus par le même procédé. Nous pouvons ainsi connaître la cause d'un affect : le couteau coupe, la lame pénètre la chair, mais non le béton ou l'acier par exemple, en raison des ordres de composition de ces modifications de l'étendue. Panser la plaie c'est appliquer une seconde peau sur la première qui est entaillée, et nous retrouvons là encore une notion commune.

Et c'est ainsi que l'homme superstitieux invoque Dieu pour le guérir, tandis que l'homme du second genre de connaissance travaille à la science des rapports. La raison du second genre de connaissance est un outil de distinction : pour reprendre l'exemple déjà cité, les différentes infortunes peuvent être chacune situées sur une chaîne causale différente de toutes les autres : car peut-on raisonnablement mettre sur le même plan une rupture sentimentale, une interdiction administrative, la saturation du monde de l'édition, etc. ? Alors que dans le premier genre l'individu est unilatéralement dominé par ses affections, et ne fait que réagir par un jugement tout aussi unilatéral dirigé sur l'extérieur, le second genre construit des rapports et multiplie les occasions de compréhension et d'action. L'individu qui le met en œuvre entre dans une continuité plus forte avec les autres hommes et avec la nature dans son ensemble, il prend conscience de la causalité transversale et n'a plus besoin de l'illusion du libre arbitre ; car le libre arbitre était la prise de responsabilité du péché par l'individu-créature, alors que dans le second genre de connaissance il n'y a plus ni péché (le bien et le mal sont remplacés par des bons et des mauvais relatifs) ni créature (l'individu est producteur aussi bien que produit), ni liberté de choix puisqu'il n'y a dans un choix entre plusieurs

possibilités qu'un rapport de force que la possibilité « choisie » révélera. A la limite, se poser à soi-même le choix permet de révéler le rapport de force et de savoir à quoi s'en tenir, alors que ce même rapport est embrumé dans les vapeurs de l'imagination et de la culpabilité lorsque la « liberté » est placée au-dessus du rapport de force, comme le créateur au-dessus de sa création. La question n'est pas ici de savoir si il existe pour nous ce léger flottement qui nous permettrait de choisir de quoi notre vie sera faite, mais de comprendre que notre *volonté* n'est autre que notre effort pour persévérer dans l'être, et cet effort, dans notre esprit.

..... le second genre de connaissance va nous permettre d'avoir l'idée adéquate de nous-mêmes. Cette idée adéquate, nous la connaissons soutenue par notre appétit conscient de vivre, *désir* de vivre que Spinoza nomme le *conatus*, qui est l'effort de chaque être humain pour persévérer dans l'être ..... le conatus est comme le plan symbiotique de tous les affects de joie et de tristesse qui toucheront l'individu, il est le plan qui les rassemble et les développe. Lorsque nous avons l'idée adéquate de nous-mêmes, nous avons nécessairement l'idée de notre conatus, parce que la joie de notre autoposition immanente est une joie consommée par notre effort pour persévérer. La compréhension intellectuelle est ainsi liée au conatus, simplement parce que l'intellect ne peut servir qu'à la persévérance de celui dont il est l'intellect. Souviens-toi en effet que nous sommes des modifications locales de l'attribut pensée, que nous existons dans un certain ordre de composition, en tant que corps comme en tant qu'esprit, mais que la conscience des rapports qui composent la pensée s'amenuise à mesure que nous nous éloignons du foyer local d'activité que nous sommes, d'où il suit que la connaissance la plus adéquate que nous pouvons avoir est la connaissance de nous-même.

.....conatus est lié à notre entièreté .. .....  
.....une mise en relief des forces en présence, avec cette indication de l'intégralité, données par le conatus : .....

Quant au troisième genre de connaissance, j'en ai déjà énoncé plus haut le maître mot : la *béatitude*, l'amour intellectuel de Dieu, c'est l'affect de cet amour comme dominant tous les autres affects, pur affect de joie qui permet la compréhension de tous les autres affects, c'est-à-dire, qui nous donne de rendre actifs toutes nos affections, quand bien même nous ne pouvons les éviter, quand bien même nous les pourrions contrer par le second genre.....

.....[d]éfi[...].  
.....

## 5. ....

..... A regarder mon état actuel, il est clair que je peux vivre sans *elle* ; mais je ne peux vivre pourtant sans l'aimer. Ne serait-ce que dans l'idée que je l'ai aimée, une idée qui a son éternité. Ce n'est pas de la momification, mais il s'agit de rendre

cette idée autonome, ne référant à rien d'autre qu'elle-même, ne trouvant son critère de vérité vis-à-vis de rien d'autre qu'elle-même. Faisant cela, je séparerais nécessairement cette idée et l'idée de mon corps, et l'idée de son corps, et j'aurais rendu à chacune son autonomie. Je saurais alors, lorsque mon imagination me présentera des composés de ces idées, lorsque ce ne sont que chimères que je peux balayer avec une seule autre idée : l'adéquation. Le concept de Spinoza me servira de pont-levis. Et la demeure de mon esprit sera sauve, et je pourrais avancer parmi des multitudes d'autres idées adéquates, maître sur mon imagination.

.....  
..... base de tout cela, il me faut affirmer ce qui est, acte qui exprime à la fois une pure joie, c'est-à-dire une puissance infinie d'exister, et à la fois une pure tristesse, autrement dit l'impuissance dans le fait que nous sommes ceci et non autre chose, la tristesse infinie, l'expression d'un manque face à ce qui n'est pas. .... VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, Parménide d'Elée écrivait qu'entre les deux voies de l'être et du non-être, seule la voie de l'être pouvait être connue et appréciée : « La première voie de recherche dit que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas. C'est la chemin de la certitude, car elle accompagne la vérité. L'autre c'est que l'Être n'est pas et que le Non-Être est. Cette voie est un sentier étroit où l'on ne peut rien apprendre. » L'argument logique qui contredit cette impuissance totale tient à ce que le fait même que nous la considérons relève déjà de notre puissance et contredit l'idée du non-être.....

..... lorsque l'on considère le non-être comme étant, nous nous condamnons à l'indolence, quoique certains nomment cela la voie du salut....  
.....écrit que l'impuissance est une idée triste par elle-même, car considérer l'impuissance c'est être triste....

.....  
..... La béatitude apporte une joie, mais qu'allons-nous faire de cette joie ? Nous ne pouvons vivre seulement de notre puissance de penser, autonome, quoique cette autonomie nous permette de résister à tout, de survivre dans toutes les conditions par une joie plus forte que les tristesses particulières.....

..... pour Spinoza, le goût de la vie était dans la recherche de la béatitude, dans le travail de la pensée et la rédaction de traités ; mais cela n'a jamais été mon but, ou du moins, cela ne l'est pas aujourd'hui. C'est la question de savoir si la vie vaut ou non la peine d'être vécue, et celle de l'exaltation de cette vie. Dans notre effort pour persévérer, nous sommes capables d'inventer n'importe quelle idée, adéquate ou non. Mais comment puis-je m'encourager et me confirmer dans la recherche de la vie que j'aime ? Et cette idée de la vie que j'aime n'est-elle pas la même idée que j'ai de mon corps, c'est-à-dire : mon esprit ? .....



..... c'est-à-dire que ces joies et ces tristesses produiront tout de même leur effets, mais que nous n'aurions plus besoin de rechercher la joie, que même une souffrance nous serait une joie, que nous pourrions, pour donner un autre goût à notre existence, chercher des joies et des douleurs nouvelles, qui donneraient goût à notre vie, un goût qui serait exalté par cette joie profonde, et qui ne nous mènerait jamais sur les pentes du désespoir et de la mort que pour s'exalter elle-même.

.....Un romancier ne fait rien d'autre lorsqu'il décrit les souffrances et les plaisirs de ses personnages : tous apparaissent comme nécessaires, et on se moque bien de savoir si les personnages ont le choix d'être ainsi ou autrement, l'important est qu'ils soient produits de cette manière, et que le parfum de leurs accidents s'exhale dans cette nécessité avec tous leurs accents, tragiques ou inconsistants. L'enjeu consiste alors à ne plus appliquer cela à des personnages de roman, qui nous procurent toujours l'illusion qu'ils auraient pu agir autrement, « si l'auteur l'avait voulu », avec cette sorte de luxation de l'épaule de Celui qui tient la plume, décidant librement du soi-disant destin de ses créatures, alors qu'elles sont aussi déterminées que leur auteur par la causalité ontologique.....

..... connaître sans être passif.....

..... d'être humain, soumis aux affects de notre planète et de tant d'autres choses, culturelles par exemple : est-ce que la béatitude libère de tout l'accident des filtres culturels de notre compréhension ? .....

..... que l'éternité soit, parce que cela nous avantage, avantage la vie dans sa plus grande puissance d'expression, et dès lors il.....

.....6. .... peur ..... creusé vers la lumière...  
..... lorsque mon cœur aura retissé sa membrane.....

..... [r]êveur seul empoisonne tous ses jours, / en proie à plus de maux que n'en méritent ses péchés. »<sup>6</sup>.....

.....dire a[...] .....

.....ou.....

..... [s]ans sourire, mon instinct de poète surpasse et de loin mon instinct de philosophe rationaliste. Cela ne signifie pas plus ou moins de joie, de vérité, de beauté, seulement une autre manière de les chercher et de les trouver en cette vie. Je me fous éperdument des arguments, ou alors je m'en occupe, mais comme de maladies que je chercherais à faire évoluer, pour qu'elle devienne productrices et pullulantes d'une manière qu'on avait encore jamais.....

.....

..... ne commence qu'avec ce sentiment de n'avoir jamais commencé, cette sensation d'un survol intempestif des hommes et de tous leurs ouvrages exigés par l'usure du temps. Je les regarde à la fois de très près et dans l'éloignement le plus large de mon propre souffle, comme si l'œuvre était déjà achevée, que j'avais déjà vécu, et qu'elle se faisait maintenant pour rien. L'impossible n'est que mon propre nom. Et tout doit arriver à maturité sous le soleil le plus dur avant que mes propres ailes me déchirent le dos, .....

.....

J'aimerais pose[r]..... tout mot contient une morale, ou, pour mieux dire, maintenant que nous savons un peu à quoi sert une telle distinction, une éthique.....chaque vivant a son éthique.....nécessaire.....et lorsque l'on veut vivre avec d'autres hommes, et nous le voulons comme une bonté par nécessité, alors nous devons façonner d'autres concepts que simplement ceux qui nous servent à connaître.....poésie.....

.....

..... le poète prend nécessairement la voie de l'imagination ; mais il doit être également agile dans le domaine de l'intellect, dans la séparation et la distinction, à la mesure dont il est capable d'opérer des rassemblements imaginatifs ; et c'est cet ensemble dynamique qu'il met en scène dans ses poèmes, de manière à renforcer non seulement l'idée de nécessité sur laquelle toute son œuvre et toute l'opérabilité de cette œuvre sont bâtie, mais d'autres idées, ainsi que certaines forces plus archaïques qu'il entraîne par le verbe vers des devenir nouveaux et différents. L'intellect n'est pas grand-chose, si n'existe pas la possibilité d'arrêter la fuite des causes par des identifiants, un mot agglomérant certaines quantités sensibles et intelligibles et les isolant ; et cela, c'est l'œuvre de la poésie. C'est une production, au même titre que l'ouvrage de l'intellect est production ; mais la causalité y est différente, puisqu'elle ne suit pas un ordre purement déductif, mais une rémanente chaotique, issue de la ligne impossible sur laquelle se joignent les deux attributs dont nous.....

..... ne sait combien d'autres.....

.....persévérer l'idée de ce que je suis.....

.....  
.....  
..... l'éthique du poète, est d'aller jusqu'au fond de l'enfer, à l'exemple d'Orphée.  
Et l'enfer a de nombreux visages, mais il n'a qu'une seule réalité, une seule réalité que le  
poète, tout comme le philosophe, sait être la même que la réalité de tout empyrée ; et le poète  
lui aussi affirme cette réalité, car il ne cherche pas la cessation de la tristesse ou de la joie,  
mais l'expression vivante de l'éternité.....  
.....

..... une autre idée d'un amour entre elle et  
moi, ce ne sera pas elle et ce ne sera pas moi, et des milliers de perles existeront entre cette  
idée naissante et celle qu'en ce cœur de mon esprit je comprends, et dont le cœur de mon  
corps, ignorant peut-être, pleure encore comme Déméter a pleuré sa fille, l'appelant lors  
d'hivers sans fin.....  
.....

..... [p]eut-être parviendra-t-elle, une fois, à faire jaillir un corps de  
souffles tourbillonnants sur l'horizon d'aigues marines d'une pensée, et dans ce bleu  
luminescent telle une licorne d'ombres pulsantes sa voix aidera à l'engendrement de l'idée  
d'un monde.... .....n'a pas besoin de lecteurs, lorsqu'elle s'écrit.  
.....lorsque la  
conscience se présente depuis l'essence et semble descendre.....  
.....  
.....

..... le poète avance dans les domaines souterrains, sa lamentation  
appelant celle qu'il aime, afin que son idée d'elle se souvienne de tous les instants où elle a  
été, et ne périsse pas dans l'illusion des formes inachevées.....  
..... ; et à l'accent plus bienheureux d'un chant elle suivra le poète à travers les chemins  
bordés d'ombres et d'épines, elle franchira derrière lui les lents canaux de l'Aigreur et de la  
Lassitude, remontera les marches qui, lorsqu'on les descendait, se nommaient les escaliers du  
Ressentiment, et peut-être jusqu'à la surface reviendra-t-elle ; mais comme le dit la légende, il  
faudrait à cela que le poète ne se retourne pas sur celle qu'il aime avant d'être parvenu au  
sommet des escaliers et être sorti des enfers : car, s'il se retournait, il la verrait entourée des  
lames acérées de la douleur, et l'idée d'elle pour lui se trouverait attachée à nouveau à l'idée  
de la souffrance, la sienne propre et celle des milliers.....  
.....  
.....

..... que mon sort, maintenant qu'elle m'a demandé de ne plus lui ..... mes  
sentiments, ..... et que le poète de la douleur au front clair s'éveille, tel un enfant  
dans les miroitements insensés des cathédrales, où les orgues font pâlir le violent vitrail de ce  
ciel ....., l'enfant sautille en déchirant les nues violacées et les ténèbres épaisses où le

son opacifie la durée et contracte l'espace.....l'horizon plein exhale la vie comme un opium touffu par bribes..... les larmes roulent sur les joues de l'immensité, ce sont des épées, l'éternité les a rendue chaudes et liquides.....

.....ils sont là, hommes, femmes, enfants, vieillards, à regarder les échafauds qui miroitent étrangement dans le ciel brunis par l'amertume des fonds marins, enluminés d'infimes mirorités d'or ..... , et comme dans les craquelures de foudres immobiles on verrait s'ouvrir l'écore illimité d'une grande passion, tous restent attentifs et libres de consentir à la vie

.....[« Ces souffrances lointaines, enfin vont-elles devenir plus féconde ? N'est-il pas temps que ceux qui aiment se libèrent de l'objet aimé, et le surmontent, frémissants ? Ainsi le trait vainc la corde pour être, rassemblé dans le bond, plus que lui-même. Car nulle part il n'est d'arrêt. »<sup>7</sup> .....

.....  
.....  
.....  
.....

## NOTES

---

<sup>1</sup> Spinoza, *Ethique*, livre 5, proposition VII. Traduction de B. Pautrat : « si l'on tient compte du temps ».

<sup>2</sup> On peut porter ici l'hypothèse d'une salutation beckettienne quant au rythme et au phrasé.

<sup>3</sup> John Keats, *Hypérion : un fragment*, livre I.

<sup>4</sup> Par exemple chez Rilke, dans la première des élégies de Duino : « Car le beau n'est que ce degré du terrible qu'encore nous supportons / et nous ne l'admirons tant que parce que, impassible, il dédaigne de nous détruire. Tout ange est terrible. Et je me contiens donc et refoule l'appeau de mon sanglot obscur. »

<sup>5</sup> On trouvera le texte intégral du *herem* traduit de l'hébreu chez Steven Nadler, *Spinoza*.

<sup>6</sup> John Keats, *La chute d'Hypérion : un rêve*.

<sup>7</sup> Rainer Maria Rilke, *Première élégie de Duino*.